

MAXIME LACROIX

LES CHEVAUX DE SILICIUM

ILS FORMENT UNE FAMILLE
ILS NE CRAIGNENT RIEN NI PERSONNE
MÊME LE DIABLE 5.0 EN A PEUR



Roman

TOME I : LES VOYAGEURS

Maxime Lacroix

Les Chevaux de silicium

© Maxime Lacroix, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-5530-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Soit les mathématiques
sont trop grosses
pour l'esprit humain,
soit l'esprit humain
est plus qu'une machine. »*

Kurt Gödel

I

LES VOYAGEURS

4 août 2032. Désert Mojave.

Carl Antigua haletait. Au fil des heures, les chaînes s'étaient muées en torsades chauffées à blanc sur sa peau d'ébène. Les derniers efforts encore en mesure d'être prodigués n'arrachaient ses pieds nus que quelques secondes à la brûlure du sable transformé en cendres incandescentes. Son supplice devenait insoutenable.

— Tu as soif bichon ?

Au prix de ses maigres réserves, il se confronta au soleil de plomb et chercha à accrocher le regard de la femme adossée au garage de la station. Ses lèvres desséchées se craquelèrent en exprimant sa détresse.

— Miranda... Je t'en prie.

Un sourire malin éclaira le visage mat aux traits latins de la Mexicaine. Elle prit la peine de décoller ses vertèbres de la paroi métallique et s'approcha jusqu'à parvenir à deux mètres de l'homme. Sa silhouette élancée offrit un bref répit d'ombre au supplicié, avant que l'ondulation de ses longs cheveux noirs laisse filtrer un éclat imprévu qui frappa sa rétine.

— Et oui que veux-tu ? L'eau potable est devenue rare. Tu le savais en dérobant le double de ta ration.

Carl trouva la force d'arracher quelques nouveaux lambeaux de chair à ses lèvres collées.

— C'était... pour ma famille.

— On a tous une famille !

Miranda retourna s'abriter du soleil et fit mentalement le calcul. Trois heures que Carl séchait sous ce soleil de plomb. Il avait sué comme un cochon la première heure, depuis ses vêtements étaient aussi raides qu'une nuit passée au

sèche-linge. Les derniers trois quarts d'heure, son comportement avait régressé jusqu'à avoisiner celui d'un zombie. Bougeant au ralenti, ne se focalisant plus que sur des besoins primaires tels que boire ou échapper aux rayons brûlant qui rôtaient son épiderme. Avec les privations imposées des jours précédents, pas sûr qu'il survive une heure de plus.

— Il est à point ?

Un homme corpulent sortit du garage un tournevis à la main. Son visage taillé au couteau était serti de deux yeux épais qui observèrent Carl comme une marchandise qui se dépréciait au fil des heures. Miranda ne se donna pas la peine de répondre. Jude Weather n'avait donné aucune limite de temps en donnant l'ordre d'enchaîner le mécano. Un mauvais signe en règle générale. Elle réprima un froncement de sourcils. Si par conviction et effet de meute, elle s'était jointe à la persécution, des brides de pitié commençaient à fissurer son cœur endurci. Carl avait été des leurs longtemps et loin d'être le plus antipathique.

— Si tu veux le tuer autant le faire maintenant, dit-elle en veillant à ne refléter aucun sentiment d'empathie. Tout le monde assiste à sa punition depuis un bon moment.

Jude posa un genou à terre et desserra le réservoir d'un squelette de moto couché sur le monticule d'acier le plus proche de l'entrée. L'arrière de la station déroulait une étendue de carlingues inertes dont l'éclat rutilant des débuts n'était plus qu'un lointain souvenir. Un cimetière de chrome et de métal aux portes du désert, à quelques kilomètres de l'ancienne destination attractive de Palm Springs. Leur ordinaire depuis bientôt trois ans.

— On l'a pris cette fois mais cela fait bien quatre jours qu'il tape nos réserves. Et aucun nuage ne se profile à l'horizon. Tout le monde est à bout, regarde le temps qu'on met à réparer les bécanes. Chaque effort physique est un baroud d'honneur à l'inertie. Comme si on avait jamais mis fin au réchauffement climatique.

Miranda s'obligea à observer la masse de chair balbutiante qui s'acheminait vers l'état d'os blanchis. Elle avait sa réponse. Carl allait mourir au prix d'une lente agonie.

En poussant un grognement satisfait, Jude réussit à dégager le carburateur. Il le tenait comme un dentiste exhibe une dent récalcitrante au bout d'une pince

chirurgicale.

— J'hésitais entre le rôtir au soleil ou le cramer à l'essence mais cette ressource est précieuse. D'où ce choix. Il ne s'en sort pas si mal.

— L'égorger ne coûte rien non plus.

— Cela ne suffit plus.

L'homme enleva sa casquette, ses cheveux suintaient l'effort. La seule partie de son corps qui échappait à sa discipline de fer et révélait aux autres que leur leader n'échappait pas non plus à ces conditions de vie éprouvantes. Sa figure s'obscurcit. Il s'épongea le front du revers de sa main moite.

— Tu n'as toujours pas compris Miranda ? Mourir est un cadeau dans ce monde, c'est d'y vivre la cruauté. Alors si en prime, tu donnes la mort rapidement, autant fermer tout de suite boutique et laisser la planète aux insectes.

La raideur de sa silhouette disparut à travers la porte. La latino ne releva pas. Ses mots résonnèrent dans sa tête. Laisser la planète aux insectes. Dans son for intérieur c'était fait depuis longtemps. Il ne restait plus grand-chose d'humain sur cette terre. Des villes calcinées par le feu nucléaire, des maladies endémiques et des champs empoisonnés qui répandaient leur toxicité jusqu'aux zones reculées. Les survivants se terraient comme des serpents, s'entretuaient pour une boîte de haricots, revenaient chez eux le sourire aux lèvres quand ils avaient déniché quelques litres d'eau potable. On se battait pour tout : l'essence, les armes, les médicaments. La prédation s'imposait sur la coopération. L'ami du matin était l'ennemi du soir. Quand il y avait eu des amis.

Carl s'effondra sur le dos dans un nouveau rôle désespéré. Une boule de dégoût monta dans la gorge de la jeune femme. Les pas lourds de Jude revinrent frapper le ciment du garage. Sa haute taille s'encadra dans l'ouverture et il se mit à observer le profil de la Mexicaine derrière ses lunettes de soleil épaisses. Jude Weather savait lire les âmes à travers les regards. Et celle de son adjointe n'avait plus de secret pour lui depuis trois ans. Il lui mit la main sur l'épaule avec délicatesse, presque comme l'aurait fait un père.

— Miranda, cela ne va pas si mal pour nous. On a encore de l'espoir.

La jeune femme hocha la tête. Ses cheveux tressaillirent sous une bourrasque venue des dunes. Une vague d'air chaud qui n'apportait aucun réconfort. Le

rétroviseur de la moto lui renvoya une image terne de son visage. Elle chercha sur la surface vitrée constellée de fissures, les traces de la jeune femme qu'elle avait été. Le jeune talent applaudi et acclamé aux concours de beauté de Tijuana.

Elle était belle en ce temps-là. Une reine de soirée qui ne pensait qu'à défiler, parée des plus beaux atours que la ville pouvait lui offrir. Des chevaliers servants pas toujours corrects, mais prêts à se battre pour elle et surtout des parents très fiers. Suffisamment pour lui donner leurs économies en espérant qu'elle mène la grande vie aux États-Unis. Ils ne l'avaient pas regretté. En plus d'être belle, Miranda disposait d'aptitudes certaines pour l'intelligence sociale et avait su s'entourer des personnes influentes. Jusqu'où serait-elle allée ? Cette question n'avait plus d'importance.

Sa première semaine de mannequinat à San Diego s'était achevée dans un parking souterrain avec d'autres réfugiés en attente d'être évacués. Les périls climatiques avaient balayé ses rêves, aussi sûrement que les infrastructures victoriennes de Coronado Island où elle prenait la pose devant les magnifiques étendues sablées qui bordaient la mer agitée. Les seuls défilés dont elles se souvenaient étaient funèbres. Les cris des enfants orphelins avaient couvert les applaudissements des soirées mondaines, les fusils d'assaut avaient remplacé ses rouges à lèvres.

Carl vagissait à quelques mètres d'elle. Un frisson lui parcourut le dos. Les tourments provoqués par la soif étaient abominables, elle le savait d'autant plus qu'ils avaient souvent accompagné sa route au quotidien. L'idée qu'elle pourrait l'étouffer s'insinua un bref instant dans son esprit, l'instinct de survie chassa cette pensée. Jude ne serait pas dupe et n'hésiterait pas à lui faire subir le même sort. Ses sentiments envers les autres n'outrepassaient jamais les résolutions qu'il s'imposait. Il ne conviendrait jamais que ce jugement n'était pas magnanime, surtout dans une affaire où la culpabilité ne faisait aucun doute.

Ses oreilles frémissaient. Un ronronnement lui parvenait de l'autre côté de la station de service. Un bruit de moteur qui ne pouvait provenir que de la route. Sam et Quinn qui revenaient déjà du centre de San Bernardino leur acheminer l'eau et les denrées ? Un bref regard sur sa montre lui confirma qu'ils étaient en avance, leur retour n'était prévu que vers 16 heures.

Son attention se mit en alerte quand le bruit devint suffisamment audible pour être étudié. Cette motorisation était inconnue au bataillon de la station et de toute

façon, l'engin se déplaçait bien trop vite pour deux camionnettes usées. Elle l'entendit stopper à hauteur des pompes.

La jeune femme pénétra à vive allure dans le garage qui déroulait ses ateliers sur une dizaine de mètres. Elle ne croisa personne. L'autre extrémité s'ouvrait sur les dos des huit mécanos tous dehors, les yeux rivés sur une carlingue dont elle ne distinguait pas les formes. Deux d'entre eux avaient empoigné des fusils, mais ne pointaient personne. Le temps qu'elle franchisse la distance restante, sa main avait dégainé son pistolet porté à la ceinture. Plus grande et massive que les autres, la silhouette de Jude émergeait distinctement de l'attroupement au premier rang. Les bras croisés sur son torse puissant, il assistait au spectacle les traits crispés. Miranda prit place à ses côtés, forçant les autres spectateurs derrière elle à se décaler.

— Qu'est-ce que...

Jude l'exhorta au silence en levant une main. Sa figure était encore moins expressive qu'à l'accoutumée. Seules ses lèvres, pressées l'une contre l'autre, attestaient d'une certaine perplexité. Plus d'un an que personne n'empruntait cette route à moins d'appartenir à leur clan. Un clan auquel leur groupe appartenait depuis trois ans et qui rayonnait au moins sur tout le sud de ce qui avait été la Californie. Leur emblème était un ours. Un motif tatoué sur le bras de chaque membre et apposé à la gouache, au crayon ou, quand il s'agissait des personnalités de premier plan, par autocollant sur chaque véhicule de la bande. Ce modèle-là ne présentait aucun logo d'aucune sorte, en tout cas de visible, ce qui constituait une faute. Des silhouettes agissaient à l'intérieur, mais les vitres teintées empêchaient une identification précise.

Miranda plissa les yeux, davantage par réflexe que dans l'optique de mieux distinguer la scène. Juste devant la première pompe, une voiture s'était garée. Allongée à l'avant, sa structure s'épaississait à l'arrière jusqu'à bomber le coffre en offrant une forme loin d'être aérodynamique. Les tons noirs du toit s'harmonisaient avec les formes gris métallisé du reste de la carrosserie. La jeune femme ne s'y connaissait pas bien en voiture, mais sa mère avait travaillé toute sa vie dans différentes usines automobiles de marques américaines implantées au Mexique. Elle parlait souvent de son travail le soir à table et ses enfants faisaient semblant de l'écouter, conscients que sinon, elle n'aurait pas grand-chose à dire. Il ne restait à Miranda que des bribes de souvenirs de cette époque, mais une chose était sûre, ce modèle n'était pas américain.